

ACTA
ORIENTALIA
ACADEMIAE SCIENTIARUM
HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS
K. CZEGLÉDY, L. FEKETE, J. NÉMETH, S. TELEGDI

REDIGIT
L. LIGETI

TOMUS VII

FASCICULI 2-3



1957

ACTA ORIENT. HUNG.

SUR LA LANGUE DES AFCHARS D'AFGHANISTAN

Par

LOUIS LIGETI

Au cours des recherches linguistiques que j'ai entreprises en 1936 et en 1937 en Afghanistan, je me suis efforcé de faire, entre autres, un certain nombre de relevés sur quelques dialectes turcs.

Le but principal de mes recherches était de retrouver la langue moghole qu'on croyait, sur la foi des informations des voyageurs modernes, déjà entièrement éteinte.¹ Au prix de sérieux efforts j'ai réussi à découvrir l'idiome tant recherché. Mais l'enquête une fois commencée, j'ai été surpris de voir que les Moghols, là où ils ont encore conservé leur langue, étaient devenus tous bilingues et que cette langue avait subi l'influence iranienne dans une telle mesure que pour son étude les moyens usuels du mongolisant ne suffisaient point. Pour comprendre les changements considérables survenus, sous l'influence iranienne, surtout dans la phonétique et dans le vocabulaire du moghol, on dut en même temps entreprendre l'étude des dialectes iraniens avoisinants.

Il fallait bien vite reconnaître que pour voir clair on ne peut pas se dispenser non plus de l'étude des dialectes turcs de l'Afghanistan. En effet, l'influence iranienne ne s'est pas circonscrite au seul moghol, elle a atteint à degrés différents, tous les dialectes du pays. D'autre part, les dialectes turcs ont, eux aussi, exercé une influence remarquable, surtout sur le vocabulaire des mêmes dialectes iraniens. Ceci revient à dire que certains éléments turcs du moghol ne viennent pas du turc directement, mais par l'intermédiaire du tadjik.

C'est dans cet ordre d'idée que j'ai été amené à étudier la langue des Afchars d'Afghanistan dont je voudrais exposer quelques caractéristiques dans ce qui suit.

Les Afchars constituent l'une des sept tribus *qizil bas* : *U stajlu*, *Samlu*, *Takalu* (*Takalu*), *Baharl'u*, *Zulqadar* (*Dur-l-gadar*), *Qajar*, *Afkar*. Le rôle que les *Qizil bas* ont joué dans l'histoire de la Perse est trop bien connu pour qu'il

¹ Sur mon voyage d'études en Afghanistan, voir *Acta Orient. Hung.* IV (1954), pp. 93-117.

faillie reprendre ici cette question même sommairement.² Il suffira d'insister sur un seul point. M. G. Jarring en résumant l'opinion de ses prédécesseurs rappelle que les *Qizil baş* vivant au Caucase, dans la Turquie et dans la Perse sont apparentés aux *Qizil baş* d'Afghanistan. Un peu plus loin, le même savant souligne que les sept tribus *qizil baş* sont «sans doute» d'origine turkmène.³ Est-ce dire que les tribus *qizil baş* parlaient des dialectes apparentés à la langue turkmène ?

Certes, ce serait une erreur inexcusable que de traduire machinalement les termes ethniques en termes linguistiques. Il n'en reste pas moins que le problème qui se pose pour le linguiste peut être résumé ainsi : à quel type de langues turques appartiennent les dialectes parlés par les sept tribus ? Il est à peu près certain que ces dialectes ne peuvent être rattachés qu'aux langues de type oghouz. Si l'on serre le problème de plus près, on constatera que les dialectes se répartissent très probablement entre les dialectes turkmènes et azéris. Mais au fond tout cela n'est que de la théorie.

Pratiquement, on doit se contenter de faits bien plus maigres. A l'heure actuelle, on ne peut affirmer avec certitude que les *Bahārlu* de Perse parlent un dialecte azéri, plus au moins indentique à celui des Aïnallou.⁴

Où en sommes-nous avec la langue des Afchars d'Afghanistan ?

² Cl. Huart, *Qizil-bash*, dans *Enzyklopaedie des Islām* II, p. 1132. G. Jarring, *On the distribution of Turk tribes in Afghanistan* (Lund—Leipzig 1939), pp. 76—78. B. Nikitine, *Les Afšārs d'Urumiyeh*, dans *Journ. As.* 1929 I, p. 73, se référant au *Šeref Nāmeḥ*, rappelle à propos du meurtre de *Hamza Mirzā*, frère de *Šāh 'Abbās* «qu'en 994 (1586) *Qālī Bek Afšār Kurbāšī*, ayant déjà exercé une grande influence sous *Mohammed Ḥodābendeḥ* (986), considéré par *Hamza Mirzā* comme «boutefeu des *Qizilbaş*» se sauva chez les Turcs de Tauris et que le prince fut assassiné par un barbier *Ḥoudy* (?) de connivence avec *Ismī Ḥān Šāmlū* et *'Alī Qālī Ḥān Ustājlū*». B. Nikitine considère *Šāmlū* comme un clan afchar, mais il ne sait que faire de *Ustājlū*. Évidemment, ce sont là deux noms de tribu *qizil baş*.

³ G. Jarring, *op. cit.*, p. 77. Cl. Huart, *loc. laud.*, fait déjà remarquer que, chez les Turcs, le terme *qizil baş* désigne la confédération des sept tribus turkmènes. D'après d'autres informations, le nom *qizil baş* désignerait les Persans. Cf. pers. *qizil bāš* «A kind of Mogul soldier. (The Qizil-bāshes are considered to be the descendants of the captives given to Shaikh. Haïdar by Tamerlane; they wore the red caps assumed by those captives as a mark of distinction, and are considered as the best troops of the Persian armies; in Turkish the word has become a name of abuse, especially applied to Persians.) Stein-gass, *A comprehensive Persian-English dictionary*,² p. 969a. En kurde, *qizil baş* signifie, de même, «Persan»; voir Auguste Jaba—Ferdinand Justi, *Dictionnaire kurde-français*, St. Pbg. 1879, p. 310b.

⁴ Tadeusz Kowalski, *Sir Aurel Stein's Sprachaufzeichnungen im Aïnallu-Dialekt aus Südpersien*. Polska Akademia Umiejetności, Prace Komisji Orientalistycznej Nr 29 (Kraków 1937), p. 68. J. Benzing, *Einführung in das Studium der altaischen Philologie und der Turkologie*, p. 94, veut rattacher, à tort, l'aïnallou au turkmène, mais voir Karl Menges, *Der Islam XXXIII* (1957), p. 208.

Les Afchars arrivèrent en Afghanistan sous *Nādir šāh*, lors de sa campagne de l'Inde en 1736 et, en 1737, ils s'établirent à Kābul et aux environs.⁵ Les informations qu'on m'a fournies sur place à ce sujet sont absolument conformes à la tradition historique. Ces informations ainsi que tous les matériaux linguistiques, je les dois aux Afchars de *Nānačā*, village (*qāšlāγ*) situé à quelques kilomètres de Kābul.

Les Afchars de *Nānačā* sont, comme les Moghols, des bilingues : ils ne parlent leur langue qu'entre eux ; dans la ville ils se servent du *tāfik* ou *pārsivān* local qu'ils possèdent parfaitement. Leurs frères établis dans le village de *Tēbē*, dans la proximité de *Nānačā*, ont déjà cessé de parler et de comprendre le *tirkā*, nom qu'ils donnent à leur ancienne langue oubliée.⁶ D'après mes informateurs, il y auraient même à Bāmyān quelques familles afchars sachant la langue turque, «si elles ne sont pas mortes depuis». (*Bām-jānda bir jēu jā iki jēu aušārdān dīr, āgār ēlmāmāš, olar dilina bilallār.*)

Dans ces conditions il est fort compréhensible que le système phonétique de la langue parlée par les Afchars de *Nānačā* se présente sous un aspect fortement iranisé, néanmoins l'iranisation écrasante n'a pu faire disparaître les caractéristiques fondamentales de ce dialecte turc.

Dans ce qui suit nous nous bornerons à examiner quelques caractéristiques de l'afchar d'Afghanistan. Pour ce faire, nous avons choisi un certain nombre de problèmes surtout phonétiques qui, à notre avis, donneront une idée de ce dialecte, au point de vue descriptif. En même temps, nous tâcherons de comparer les faits afchars aux faits correspondants des autres langues et dialectes oghouz. En principe, cette méthode n'est point neuve, elle a déjà été adoptée par K. Foy, seulement, il n'avait alors à sa disposition pour le turkmène que les notes importantes mais maigres d'Ijmskij et les matériaux d'une valeur assez médiocre de Vámbéry. Pratiquement, K. Foy s'est donc vu contraint de se limiter au témoignage du seul osmanli d'Istanbul ; son exemple fut suivi machinalement jusqu'à nos jours.

Abréviations⁷

au. aušār ; afchar d'Afghanistan, d'après l'auteur ;
az. lit. azéri littéraire de la RSS d'Azerbaïdjan ; [M. A. Širaliev—É. H. Orudžov] Азербайджанско-русский словарь. Бакоу 1951. Ак. Наук Аз. ССР. Инст. Яз. ;

⁵ G. Jarring, *op. cit.*, p. 76.

⁶ Cf. K. Foy, *MSOSW* VI, 137 ; *MSOSW* VII, 238 : *türkişen* «auf Azerbaïdschaisch». D'après M. Vincent Monteil, *Journ. As.* CCXLIV (1956), pp. 1—2, les Azéris de Perse désignent leur langue simplement *türki* (en persan *torki*), en y ajoutant, rarement, *azārbajjānni*. Il est intéressant de voir que *türki* ~ *türki*, nom dont les Afchars d'Afghanistan et les Azéris de Perse désignent leur langue, signifie aussi en turkmène, entre autres, «un Azerbaïdjanais» ; cf. A. P. Pocoluevskij, *Руководство для изучения туркменского языка*, Ашхабад 1929, p. 372b.

⁷ Pour la bibliographie détaillée sur l'azéri, voir F. Giese, *Enzyklopaedie des Islām* I

- Ganiev azéri, ancienne langue écrite, basée surtout sur le dialecte de Bakou ; Sultan-Medžid Ganiev, Русско-татарский словарь, составленный в порядке русского алфавита по толковому словарю Владимира Даля. Самоучитель татарского языка. Часть III. изд. 5-е исправленное и дополненное. Bakou 1909 ;
- B azéri, dialecte de Bakou ; M. Š. Širäliev, *Bakı dialekti* (en azéri). Bakou 1957 ;
- Program *Azərbaycan dili dialekt və şivələrinin monografik tədqiqatına aid program* (en azéri). Azərbaycan SSR Elmlər Akademiyası, Nizami adına Ədəbiyyat və Dil İnstitutu. Bakou 1956 ;
- Gen. azéri, dialecte de Gendje (*Gänjə*) ; Ahmed Djaferoglu, *75 azerbayğanische «Bajaty» in der Mundart von Gänjä, nebst einer sprachlichen Erklärung*. I, dans *MSOSW XXXII* (1929), pp. 55–79 ; II, dans *MSOSW XXXIII* (1930), pp. 105–129 ;
- Gen.² azéri, dialecte de Gendje ; *Quatrains populaires de l'Azerbaïdjan*. Recueillis, transcrits et traduits par Mme O. Chatskaya, avec introduction de N. K. Dmitriev, dans *Journ. As.* 1928 I, pp. 228–265 ;
- Gen.³ azéri, dialecte de Gendje ; N. K. Dmitriev, *Zur azerbajdschanischen Dialektforschung*, dans *WZKM XXXVIII* (1931), pp. 241–248 ;
- KB azéri, dialecte de Karabagh ; Djeyhoun Bey Hadjibeyli, *Le dialecte et le folklore du Karabagh* (Azerbaïdjan du Caucase), dans *Journ. As.* 1933 I, pp. 31–144 ;
- T azéri, dialecte de Tebriz ; Karl Foy, *Azerbayğanische Studien*. I, dans *MSOSW VI* (1903), pp. 126–193 ; II, dans *MSOSW VII* (1904), pp. 197–265 ;
- T² azéri, dialecte de Tebriz ; H. Ritter : *Aserbeidschanische Texte zur nordpersischen Volkskunde*, dans *Der Islam XI* (1921), pp. 185–212 ;
- T³ azéri, dialecte de Tebriz et de ses environs ; H. Seraja Szapszal, *Próby literatury ludowej Turków z Azerbajdzanu perskiego* (Wstęp, teksty, tłumaczenie i słownik azerbajdzansko-polsko-niemiecki), *Proben der Volksliteratur der Türken aus dem persischen Azerbaïdschan* (Einleitung, Texte mit einem azerbaïdschanisch-polnisch-deutschen Glossar). Mémoires de la Commission Orientaliste, N° 18, Kraków 1935, XII + 100 pp. ;
- Z azéri de Zendjan (*Zinjan*) ; Vincent Monteil, *Sur le dialecte turc de l'Azerbaïdjan iranien*, dans *Journ. As.* CCXLIV (1956), pp. 1–77 ;
- U azéri, dialecte d'Ourmia ; K. Foy, *Azerbayğanische Studien*, dans *MSOSW VII* (1904), pp. 250–256, n°s 7, 8, 13, 14, 16, 17 ;
- U² azéri, dialecte d'Ourmia ; H. Ritter, *Aserbeidschanische Texte*, dans *Der Islam XI* (1921), pp. 182–185 ;
- aïn. aïnallou ; T. Kowalski, *Sir Aurel Steins Sprachaufzeichnungen in Äynallu-Dialekt aus Südpersien* ;
- kach. kachkaï ; A. A. Romaskevič, *Песни кашкайцев*, dans *Сборник Музея Антропологии и Этнографии Академии Наук*, V (Leningrad 1925), pp. 573–610 ; d'après Kowalski, *op. cit.* sur l'aïn. ;

(1908), pp. 551–553 ; M. Fuad Köprülü, *İslâm Ansiklopedisi I* (1942), pp. 120–129 ; Resulzade Mehmed Emin, *İslâm-Türk Ansiklopedisi I* (1943), pp. 746–749 ; Большая Советская Энциклопедия I (1949), p. 486 ; *İnönü Ansiklopedisi IV* (1950), pp. 430–437 ; A. Dilaçar, *Azeri türkçesi*, dans *Türk Dili (Belleten)*, Série III, n°s 15–16 (1950), pp. 78–80 ; J. Benzing, *Einführung in das Studium der altaischen Philologie und der Turkologie* (Wiesbaden 1953), pp. 90–93. A. Zajaczkowski, dans *Przegląd Orientalistyczny* 1958, Nr 1 (25), p. 22.

- tkm. turkmène ; A. Aliev – Boriev, *Русско-туркменский словарь*, Ašhabad 1929 ;
- tM turkmène, dialecte *tekke*, sous-dialecte de Merv ; N. F. Lebedev, *Туркменские народные сказки Марийского района*. Вводные статьи и примечания. Н. К. Дмитриева, Moscou – Leningrad 1954 ;
- A turkmène d'Afghanistan dialecte des *Aqça* ; d'après l'auteur ;
- N turkmène d'Afghanistan, dialecte des *Nâxorlâ* ; d'après l'auteur ;
- Qa turkmène d'Afghanistan, dialecte des *Qâzâl-ajaq* ; d'après l'auteur ;
- trm. troukhmène, dialecte turkmène du Caucase ; N. A. Baskakov, *Об особенностях говора северно-кавказских туркменов (трухменов)*, dans *Языки Северного Кавказа и Дагестана*. Сборник лингвистических исследований 2 (Moscou – Leningrad 1949), pp. 140–182 ;
- osm. osmanli ; H. C. Hony, *A Turkish-English Dictionary*, with the advice of Fahr Iz. Oxford 1950 ;
- dial. dialectal (osmanli) ;
- af. An. afchar d'Anatolie ;
- AD Hamit Zübeyr – Ishak Refet, *Anadilden Derlemeler I*. Ankara 1932 ; Hâmit Koşay – Orhan Aydın, *Anadilden Derlemeler II*, Ankara 1952 ;
- SDD *Türkiyede halk ağzından Söz Derleme Dergisi*. I (İstanbul 1939), II (1940), III (1947), IV (1951) ;
- MA M. Räsänen, *Türkische Sprachproben aus Mittel-Anatolien*. I. Sivas vil. (*Studia Orientalia V 2* ; Helsinki 1933) ; II. Jozgat vil. (*SO VI 2* ; 1935) ; III. Ankara, Kaiseri, Kırşehir, Çankiri, Afion vil. (*SO VIII 2* ; 1936) ; IV. Konja vil. (*SO X 2* ; 1942) ;
- Di AT A. Caferoğlu, *Doğu illerimiz ağızlarından toplamalar I* (Kars, Erzurum, Çoruh ilbayhkları ağızları). İstanbul 1942 ;
- GBAA Dr. Zeynep Korkmaz, *Güney-batı Anadolu Ağızları*. Ses bilgisi (Fonetik). Ankara 1956 ;
- UA Kemal Edip, *Urfa ağızı*. İstanbul 1954 ;
- GA Ömer Asum Aksoy, *Gaziantep ağızı*, I–II İstanbul 1945, III İstanbul 1946 ;
- hist. historique (osmanli) ;
- TS *XIII. Asırdan günümüze kadar kitaplardan toplamış Tanıklariyle Tarama Sözlüğü*. İstanbul I (1943), II A-I (İstanbul 1945), K-Z (Ankara 1953), III (Ankara 1954) ;
- kar. L. karaïme de Luck et de Halicz ; A. Mardkovicz, *Karaimisches Wörterbuch*. Luck 1935 ;
- Kâš. Kâšyari ; C. Brockelmann, *Mitteltürkischer Wortschatz, nach Maḥmūd al-Kāšyarī's Divān luḡāt at-turk*. *Bibliotheca Orientalis Hungarica I*. Budapest 1928.

Il est notoire que le turc ancien possédait deux voyelles (brèves) *e*, l'une ouverte, l'autre fermée.⁸ La répartition ancienne des deux sortes de *e* ne s'est maintenue ni dans l'osmanli, ni dans le turkmène, par contre elle apparaît

⁸ J. Németh, *Zur Kenntnis des geschlossenen e im Türkischen*, dans *Körösi Csoma-Archivum*, vol. suppl. I, pp. 515–531. Pour la bibliographie des travaux les plus importants consacrés à cette question, voir *ibid.*, pp. 516–517. Cf. encore R. Arat, *Türkçe metinlerde e/i meselesine dair*, dans *Rocznik Orientalistyczny XVII* (1953), pp. 306–313 ; K. Thomsen, *The closed «e» in Turkish*, dans *Acta Orientalia*, Havniae, XXII (1957), pp. 150–153.

sous son plein jour dans l'azéri.⁹ Les voyelles *e* ouverte et fermée sont en effet soigneusement distinguées dans l'orthographe de l'azéri littéraire de la RSS de l'Azerbaïdjan et, elles ont été signalées de même par tous les turcologues dans leurs travaux de dialectologie azéri.

D'après K. Foy, l'auteur de la première étude vraiment scientifique sur l'azéri, l'*e* ouvert répond, dans le dialecte de Tebriz, à l'*ä* du persan moderne, mais il peut représenter diverses nuances «difficiles à saisir» de ce dernier, allant, dans le langage vulgaire, jusqu'à *a*.¹⁰ Il a certainement raison, car, selon mes observations, cette voyelle azéri cherche toujours à se conformer, du moins en Perse et en Afghanistan, à la prononciation de l'*a* persan (ou tadjik) local. C'est cette circonstance qui fait comprendre les remarques de Sir A. Stein ajoutées à l'édition de T. Kowalski où les voyelles *a* adoptées par A. Stein ont été remplacées partout par des *ä*.¹¹

Dans la langue des Afchars d'Afghanistan, en fonction de l'*e* ouvert, j'ai entendu avec une assez grande régularité un *ä*, alternant parfois avec un *a*.¹²

au. *äl* «main» ~ az. *äl* (83a), *äl* (Ganiev, 317b), T *el* [= *äl*] (II, 227), T² *äl* (194₃), Z *äl* (33, 48); aïn. *äl* (44b) | tkm. *el* (349a), tM *el* (87), trm. *el* (182a) | osm. *el* (91a);

⁹ Martti Räsänen, *Materialien zur Lautgeschichte der türkischen Sprachen (Studia Orientalia XV)*, Helsinki 1949, pp. 89–90. Fort intéressantes sont les remarques formulées par M. Räsänen, *op. cit.*, pp. 89–90, sur la présence de *ä* [= *ε*]: *e* dans certains dialectes osmanlis d'Anatolie. Reste à savoir si le même phénomène n'est pas étranger à certains dialectes turkmènes de la RSS de Turkménie.

¹⁰ K. Foy, *Azerbaïdjanische Studien mit einer Charakteristik des Südtürkischen*, dans *MSOSW VI* (1903), p. 172: «Der erstere (*e*) entspricht dem Neupersischen *ä*. Er wird in verschiedenen, sehr schwer fixierbaren Nuancen gesprochen und kommt dem *a* gelegentlich sehr nahe, ja geht in der ganz vulgären Sprache in *a* über». Selon M. V. Monteil, *Journ. As.*, 1956, p. 5, dans le dialecte azéri de Zendjan, «*ä* est un *e* très ouvert, à peu près l'*a* anglais de *man*».

¹¹ T. Kowalski, *op. cit.*, p. 70: «Zur Klärung der schwierigen Frage nach dem Wesen des *a*-Lautes meiner Vorlage, den ich aus den auf S. 5 und 67–8 dargelegten Gründen durch *ä* wiedergegeben habe, möchte ich noch folgende Randbemerkung Sir Aurel Steins anführen: 'This seems to support my previous statement that most of the words spelt by me as *a* actually were heard with a plain *a* not as *ä*. I can quite easily discriminate between the *a* of Indian languages, Persian etc., and a German *ä*'. Daraus folgt, dass der in dieser Arbeit als *ä* bezeichnete Laut von dem deutschen *ä* (wie z. B. in *Hände*) verschieden ist. Er scheint offener und weiter hinten im Munde artikuliert zu sein als dieses».

¹² Dans les dialectes azéris du Caucase, la voyelle *ä* est très ouverte approchant quelque peu l'*ä*. Dans l'orthographe de l'azéri littéraire de la RSS d'Azerbaïdjan, elle est figurée par *ə* que j'ai transcrit, pour des raisons pratiques, par *ä*. Le turkmène ignore l'*ä* ouvert, le seul *e* bref existant dans cette langue est plus ou moins fermé; cf. A. P. Pocoluevskij, *Руководство для изучения туркменского языка*, Ašhabad 1929, p. 13., M. N. Chydyrov–K. Begenzov, *Türkmen diliniň fonetikasi* (en turkmène), Ašgabat 1948, pp. 9–13.

au. *čäkmäy* «tirer» ~ az. *čäkmäk* «втянуть, вытягивать, натягивать, тащить, вытягивать, etc.» (231a), *čekmek* (Ganiev, 158b), Gen. *čäčmäč* «ziehen» (I, 76), T² *čäč*- (192₃₀), Z *čäk*- «tirer» (66), U² *čäčmač* (183₂₆); aïn. *čäk*- «ziehen» (45b) | tkm. *čekmek* (34b), trm. *ček*- (182b) | osm. *čekmek* «pull; draw»; etc. (60a);

au. *gälmäy* «venir» ~ az. *gälmäk* (120a), *gelmek* (Ganiev, 292b), *gäldigeder* «прихожий» (Ganiev, 291b), Gen. *gäl*- (I, 68), Gen.³ *gäl*- (242), T *gel*- [= *gäl*-] (I, 192), T² *gäl*- (194₃), T³ *gälmač* (Sz, 82), Z *gäl*- (68), U² *gäl*- (182₂₁); aïn. *gäl*- (47a) | tkm. *gelmek* (305a), tM *gel*- (37), trm. *gel*- (178b) | osm. *gelmek* (112b), dial. *gel*- (MA I, 149).

Dans au., l'*e* fermé est représenté par *ē*, donc par un *e* fermé long; néanmoins cet *ē* alterne assez souvent avec un *e* bref, dans le même mot, dans la langue du même sujet parlant.

Le problème de l'*ē* paraît, à première vue, assez déconcertant, car, autant que je sache, ce phénomène n'a pas été signalé dans aucun dialecte azéri. Il est vrai que selon K. Foy l'*e* fermé de l'azéri de Tebriz est exactement le même son que l'*é* hongrois. Mais je crois qu'il y a là une erreur. Foy savait le hongrois en étranger et, très probablement, il ne s'est pas rendu compte, comme beaucoup d'étrangers avec lui, que le hong. *é* [= *ē*] est avant tout une longue. Autrement, on ne comprendrait pas pourquoi Foy n'a jamais insisté sur le caractère de longue de l'*e* fermé (pour lui *ē*) alors que l'existence d'une seule longue de cette nature dans le système vocalique de l'azéri poserait un problème assez grave.¹³

À mon avis, il faut chercher la solution ailleurs. Avant tout, quant à l'*e* fermé de Tebriz, ce doit être là une voyelle franchement brève. Pour ce qui est de au., cette fois encore il faut poser primitivement un *e* fermé nettement bref, l'*e* long y est, dans la plupart des cas, d'apparition secondaire et il s'explique par le traitement particulier des voyelles longues dans ce dialecte. Autrement dit, la voyelle *e* ~ *ē* de l'au. peut remonter soit à un *e* fermé bref, soit à un *e* fermé long (*ē*).¹⁴ Mais il y a plus.

¹³ K. Foy, *MSOSW VI*, pp. 133 (note 3), 172. Cf. encore K. Foy, *Das Aidinisch-Türkische*, dans *Keleti Szemle I* (1900), p. 186: «*é*, d. h. ein nach *i* hingehender *e*-Laut = ungar. *é*».

¹⁴ Vilh. Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon*, dans *MSFOU V*, pp. 14–16, *Une lettre méconnue des inscriptions de l'Iénisseï*, dans *JSFOU XXX*: 4, pp. 1–9, a montré le premier l'existence de l'*e* fermé en turc ancien. D'après ses recherches on a posé pour le turc ancien: 1. *i* (n'étant jamais interchangeable ni avec *ä* ni avec *e*); 2. *ä* (n'étant interchangeable ni avec *i* ni avec *e*); 3. *e*, cette dernière voyelle est figurée dans l'orthographe des anciens documents aussi bien que dans certains dialectes actuels soit par *ä*, soit par *i*. À partir des voyelles longues, M. K. Thomsen a, dans son travail sur l'*e* fermé turc cité plus haut, repris la discussion du problème de l'*e* fermé en turc et il a abouti aux conclusions suivantes. On peut poser pour le «turc commun» (pour nous proto-turc): 1. *i* et *ī*, ces voyelles ne se confondent jamais avec *ä* ou *e*; 2. *ä*; dans un «milieu palatal»

Dès une époque assez haute, on peut observer en turc une alternance *e* ($\sim \bar{a}$) $\sim i$.¹⁵ Or, l'au. offre dans ces cas un traitement plus au moins aberrant par rapport aux autres langues oghouz, rappelant toutefois de très près le traitement des dialectes azéris : une fois de plus, au. donne $\bar{e} \sim e$.

K. Foy en opposant l'azéri à l'osmanli a constaté que l'*e* fermé azéri (\bar{e}) peut répondre à : a) osm. *i*, b) osm. \bar{a} , à la rigueur ε .¹⁶ (La correspondance az. $\bar{e} \sim$ osm. $\bar{o}i$, invoquée par Foy, représente une évolution spéciale, aussi est-il inutile de s'y arrêter pour le moment.) Si l'on tient compte des faits turkmènes, le tableau suggéré par Foy devient tout de suite bien plus compliqué. Tout d'abord, il y a des cas où le tkm. oppose un *e* à l'osm. *i*. En outre, les longues

(avant ou après *j*, avant *i*), cette voyelle a pu donner facultativement soit un *i*, soit, en azéri, un *e*; 3. \bar{e} , assuré par az. *e* allant de pair avec l'alternance $\bar{a} \sim i$ dans les autres dialectes et avec une longue dans les langues respectives. Par contre, M. K. Thomsen a refusé d'admettre : 1. \bar{a} , car on ne peut pas trouver des mots où yakoute $i\bar{a} < \bar{a}$, soit turkmène \bar{a} répondrait à azéri \bar{a} ; à son avis, yakoute i et $i\bar{a} < \bar{a}$, turkmène i et \bar{a} remontent à \bar{e} ; 2. *e*, puisqu'il n'y a pas de cas où azéri *e* correspondrait, dans un milieu non palatal, à une alternance $\bar{a} \sim i$ dans les autres dialectes. M. K. Thomsen a le grand mérite d'avoir envisagé le problème de l'*e* fermé sous l'angle des longues, mais j'avoue que ses conclusions, du moins sous la forme sommaire actuelle, ne paraissent pas s'imposer sur tous les points. Dans son argumentation M. K. Thomsen s'est surtout appuyé sur trois facteurs : 1. l'alternance $\bar{a} \sim i$, 2. les longues du yakoute et du turkmène, 3. *e*, en face de \bar{a} , en azéri. Cependant, l'interprétation des faits comme l'alternance $y^{\bar{r}} \sim yir$ dans les inscriptions de l'Orkhon ne va pas de soi. Parmi les brèves, le yakoute et le turkmène n'ont qu'une seule variante : yak. \bar{a} (ouvert), tkm. *e* (fermé), quant aux longues, ces deux langues n'ont, cette fois encore, qu'une seule variante : yak. $i\bar{a} < \bar{a}$, tkm. \bar{a} . Enfin, l'azéri, dans certains de ses dialectes, n'a maintenu que les vestiges parfois assez ambigus des anciennes longues. La discussion des problèmes soulevés par M. K. Thomsen, dans toute son ampleur, nous mènerait trop loin, mais il me semble qu'il est utile d'insister dès maintenant sur certaines difficultés. Admettons que l' \bar{a} du turkmène et $i\bar{a} < \bar{a}$ du yakoute sont d'apparition secondaire et qu'ils remontent à l' \bar{e} du proto-turc. Mais comment expliquer alors que le même $*\bar{e}$ ait abouti en yakoute et en turkmène soit à \bar{a} , soit à i ($*b\bar{e}\bar{s}$ «cinq» \sim yak. $bi\bar{a}s < b\bar{a}\bar{s}$, tkm. $b\bar{a}\bar{s}$; $*b\bar{e}l$ «taille, ceinture» \sim yak. $b\bar{i}l$, tkm. $b\bar{i}l$), sans parler des cas comme $*d\bar{e}$ «dire» \sim yak. $di\bar{a}$ -, tkm. $d\bar{i}$ -, ou encore, $*b\bar{e}r$ «donner» \sim yak. $bi\bar{a}r$ -, tkm. ber -. Considérons maintenant l'azéri. D'après M. K. Thomsen, l'azéri \bar{a} répond toujours à l' \bar{a} du proto-turc, en revanche, l'azéri *e* remonte à : 1. \bar{a} , dans un milieu palatal (*jer* «terre, place, endroit»), 2. \bar{e} , combiné avec l'alternance $\bar{a} \sim i$ et avec une longue (*de* «dire», *beš* «cinq»). Cependant les cas invoqués par M. K. Thomsen n'expliquent qu'une partie bien mince de l'évolution azéri. Selon M. K. Thomsen, il n'y a pas d'azéri \bar{a} répondant à tkm. \bar{a} ou à yak. \bar{a} . Que faire alors des équivalences comme az. $g\bar{a}n\bar{a}$ «klesh (parasite)» (120b), tkm. $g\bar{a}ne$ (117a), osm. $gene$ «tick» (112b); az. $\bar{a}r$ «1. муж, сунпуг, 2. мужественный, храбрый» (85b), tkm. $\bar{a}r$ (156b), Kāš. $\bar{a}r$ «Mann» (22); az. $g\bar{a}m\bar{i}$ «судно, корабль, паракход» (120b), tkm. $g\bar{a}m\bar{i}$ (394a), osm. $gemi$ (112a), Kāš. $k\bar{a}m\bar{i}$ «Schiff» (103), ouïg. $k\bar{a}m\bar{i}$, $k\bar{i}m\bar{i}$ «Schiff» (Gabain, *Alltürk. Gram.*, 313b); az. $g\bar{a}j\bar{i}r\bar{m}\bar{a}k$ «рыгать» (120a), tkm. $g\bar{a}j\bar{i}r\bar{m}\bar{e}k$ (349b), Kāš. $k\bar{a}k\bar{i}r$ «den Schlucken haben» (102)? En outre, l'azéri \bar{a} nous réserve encore d'autres surprises. Dans un milieu non palatal, avec une alternance $\bar{a} \sim i$ bien attestée, nous avons : az. $d\bar{a}r\bar{m}\bar{a}k$ «срывать, собирать (плоды, ягоды)» (69a), osm. $derlemek$ «gather together, collect» (74b), Kāš. $t\bar{a}r\bar{i}l$ «gesammelt werden» (208), *tir-*

offertes par le tkm. soulèvent des problèmes non moins délicats. Il va de soi que le traitement qui diverge tellement des langues oghouz actuelles, se ramène, historiquement, à un état considérablement plus simple.

En tout état de cause nous avons :

au. $e\bar{s}\bar{a}k$ «âne» \sim az. $e\bar{s}\bar{s}\bar{a}k$ (274b), $e\bar{s}\bar{e}k$ (Ganiev, 230a), Gen. $e\bar{s}\bar{s}\bar{a}k$ (I, 77), KB $e\bar{s}\bar{s}\bar{a}k$ (43), Z $e\bar{s}\bar{s}\bar{a}k$ (41, 47) | tkm. $e\bar{s}\bar{e}k$ (211a), tM $e\bar{s}\bar{e}k$ (73₂₃), trm. $e\bar{s}\bar{s}\bar{e}k$ (182b) | osm. $e\bar{s}\bar{e}k$ (96b), dial. $e\bar{s}\bar{a}k$ (MA IV, 23), $e\bar{s}\bar{s}\bar{e}k$ (DIAT 130);

au. $y\bar{e}r\bar{m}\bar{a}y$ «donner» \sim az. $ver\bar{m}\bar{a}k$ «давать, отдавать, придавать» (37a), $ver\bar{m}\bar{a}k$ (Ganiev, 93a), T $v\bar{e}r$ - «geben» (I, 173), T³ $v\bar{a}r$ - (sic, Sz 3₂₀), Z ver - (62);

«sammeln», inscr. de l'Orkh. $t^{\bar{r}}$ - et $t\bar{i}r$ -. Comment se fait-il que, dans un milieu palatal, mais sans alternance $\bar{a} \sim i$, l'azéri ait maintenu l' \bar{a} inchangé : $d\bar{a}ri$ «кожа, шкура» (69a), tkm. $deri$ (119a), osm. $deri$ (74b), Kāš. $t\bar{a}ri$ «Haut, Leder» (203); az. $d\bar{a}mir$ «железо» (68b), tkm. $demir$ (68a), osm. $demir$ (73b), Kāš. $t\bar{a}m\bar{i}r$ «Eisen» (202); az. $\bar{a}j\bar{i}r\bar{m}\bar{a}k$ «прясть» (82a), tkm. $eg\bar{i}r\bar{m}\bar{e}k$ (320b), osm. $eg\bar{i}r\bar{m}\bar{e}k$ «spin» (89b), Kāš. $\bar{a}g\bar{i}r$ «spinnen» (19); az. $d\bar{a}j\bar{i}r\bar{m}\bar{a}n$ «мельница» (67b), tkm. $deg\bar{i}r\bar{m}\bar{e}n$ (147b), osm. $deg\bar{i}r\bar{m}\bar{e}n$ «mill» (72a), Kāš. $t\bar{a}g\bar{i}r\bar{m}\bar{a}n$ «Mühle» (201). Sous les mêmes conditions phonétiques, pourquoi l'azéri offre-t-il un *e* dans une autre série de mots : az. $ke\bar{c}i$ «козель, коза» (109b), tkm. $ge\bar{c}i$ (119a), Kāš. $k\bar{e}c\bar{i}$ «Ziege» (101, yuzz); az. $e\bar{s}\bar{s}\bar{a}k$ «осель», tkm. $e\bar{s}\bar{e}k$, Kāš. $\bar{a}\bar{s}\bar{k}\bar{a}k$, $\bar{a}\bar{s}\bar{a}k$ «Esel» (25); az. $d\bar{e}j\bar{i}l$ «не, несть» (66b), tkm. $d\bar{a}l$ (184a), osm. $de\bar{j}\bar{i}l$ (61b), Kāš. $t\bar{a}g\bar{i}l$ «nicht» (201); az. $sej\bar{r}\bar{a}k$ «редкий» (179a), tkm. $sej\bar{r}\bar{e}k$ (342b), osm. $sey\bar{r}\bar{e}k$, Kāš. $s\bar{a}d\bar{r}\bar{a}k$, $s\bar{a}i\bar{r}\bar{a}k$ «dünn besetzt; lose gewebt» (175). Selon M. K. Thomsen, on ne peut pas trouver, dans un milieu non palatal, un azéri *e* répondant à une alternance $\bar{a} \sim i$ dans les autres dialectes. Comment expliquer alors les cas comme az. $er\bar{k}\bar{a}k$ «самец» (246a), tkm. $er\bar{k}\bar{e}k$ (351b), Kāš. $\bar{a}r\bar{k}\bar{a}k$ «Männchen» (23), ouïg. $\bar{a}r\bar{k}\bar{a}k$, $\bar{i}r\bar{k}\bar{a}k$ «männlich, Mann» (Gabain, *Alltürk. Gram.*, 299a, Malov, Памятники древнетюркской письменности, p. 381b); az. $et\bar{m}\bar{a}k$ «делать» (246a), tkm. $et\bar{m}\bar{e}k$ (51b), Kāš. $it\bar{m}\bar{a}k$ «sich schaffen; (yuzz) machen» (69), ouïg. $\bar{a}t$ -, $\bar{i}t$ -, «tun, schaffen, bereiten, einrichten, organisieren, schmücken, ehren, bauen» (Gabain, *Alltürk. Gram.*, 312b); az. $get\bar{m}\bar{a}k$ «итти», tkm. $g\bar{i}t\bar{m}\bar{e}k$, osm. $g\bar{i}t\bar{m}\bar{e}k$, Kāš. kit «weggehen» (109), QB $k\bar{a}t$ «уходить» (Malov, Памятники, p. 393); az. $ke\bar{c}m\bar{a}k$ «проходить», tkm. $ge\bar{c}m\bar{e}k$, osm. $ge\bar{c}m\bar{e}k$, Kāš. $k\bar{a}c$ «hinübergehen» (101), yak. $k\bar{a}s$ -, $Rab\bar{y}$. $k\bar{i}c$ (Malov, Памятники, 394a; chez Rab\bar{y}\bar{u}z\bar{i}, l'*i*, en face de \bar{a} , *e* des autres langues, est régulier; ce traitement aberrant mériterait un article spécial). Ou encore que faut-il penser de l'azéri *e* figurant dans un milieu non palatal, sans alternance $\bar{a} \sim i$: az. $se\bar{c}m\bar{a}k$ «выбирать» (179b), tkm. $se\bar{c}m\bar{e}k$ (35a), osm. $se\bar{c}m\bar{e}k$ «choose; select» (294b), ouïg. $s\bar{a}c$ «wählen» (Gabain, *Alltürk. Gram.*, 333a); az. $sez\bar{m}\bar{a}k$ «догадаться, почуять» (179a), tkm. $sez\bar{m}\bar{e}k$ (441a), osm. $sez\bar{m}\bar{e}k$ «perceive; feel» (299b); az. ev «дом» (245a), tkm. $\bar{o}j$ (57b), osm. ev (98a), Kāš. $\bar{a}v$, yuzz $\bar{a}v$ «Haus» (27); az. $sev\bar{m}\bar{a}k$ «любить» (179a), tkm. $s\bar{o}j\bar{m}\bar{e}k$ (141b), osm. $sev\bar{m}\bar{e}k$ (299a), Kāš. $s\bar{a}v$ «dioben» (176). Certes, une partie des traitements «aberrants» s'explique sans trop de difficultés, mais, somme toute, il me paraît que, en dépit des thèses soutenues si brillamment par M. K. Thomsen, il reste encore bon nombre de faits qui militent en faveur de l'*e* (fermé, bref) du proto-turc.

¹⁵ M. Räsänen, *Materialien zur Lautgeschichte der türkischen Sprachen*, pp. 61–62, 88–90.

¹⁶ K. Foy, *MSOSW VI*, 172–173. A Djaferoglu, *MSOSW XXXII*, 66–67. Sur l'*e* fermé (\bar{e}) en osmanli, voir J. Deny, *Grammaire de la langue turque*, §§ 21, 22, pp. 30–31, 1089–1090.

aïn. *bēr-*, *vēr-*, *ver-* «geben» (45a, 53b) | tkm. *bermek* «давать, дать» (48a), tM *ber-* (87₁₇), trm. *ber-* (178b) | osm. *vermek* «give ; etc.» (369a), dial *ver-* (*DĪAT* 130), *v'ēr-* (*MA* I, 79), *vir-* (*MA* II, 44), *vēr-* (*MA* IV, 19), *vérmek* (*GA* III, 716), *vēr-* (*GBAA* 21) ; pour les formes à voyelle longue dans les autres langues turques, voir L. Ligeti, *Les voyelles longues en turc*, dans *Journ. As.* 1938 I, p. 189 ;

au. *getmây* «aller, s'en aller» ~ az. *getmâk* «1. итти, ходить ; 2. ехать, уехать» (119b), *gedmek* (Ganiev, 382b), T *gêd-* (I, 172), T³ *gât-* (sic, Sz 1), Z *get-*, *ged-* «aller, s'en aller ; partir» (69), U *gêt-* (p. 250, n° 7₂), U² *get-* (183₈) ; aïn. *get-*, *ged-*, *git-* «gehen, sich begeben» (47b) | tkm. *gütmek* «жежать, уехать» (415a), tM *git-* (68₁₂), trm. *git-* «ходить» (178a) | osm. *gütmek* «go ; go away ; etc.» (115a), dial. *get-*, *ged-* (*DĪAT* 130), *gêt-* (*UA* 111), *gétmek* (*GA* III, 320) ;

au. *ešitmây* «entendre, ouïr ; écouter» ~ az. *ešitmâk* «услышать, слышать, слышать» (274b), *ešidmek* (Ganiev, 335b) ; Gen. *ešit-* (I, 66), T *ešid-* «hören» (I, 172), T³ *ešit-* (12₂₃), Z *ešit-* «entendre» (58) ; aïn. *išit-* «hören» (49a) | tkm. *ešit-* (371a), tM *ešit-* (44), trm. *ešit-* (182b) | osm. *išitmek* «hear ; listen» (160b), dial. *ešid-* (*MA* I, 7), *ešitmek* (*GA* III, 261) ; cf. Kâš. *âšit-*, *išit-* (25, 69) ;

au. *gêjâ* «nuit» ~ az. *gejâ* «ночь» (119a), *geja* (Ganiev, 213a), Gen.³ *cežâ* (242), T *gêje* «Nacht» (I, 173), T² *gejâ* (196₁₇), T³ *gâjâinân* «nachts» (sic, Sz 82), Z *gejâ* (31, 44) ; aïn. *gâjâ*, dans *begâjâ* «diese Nacht, heute Nacht» (45a, 47a), kach. *bègeja* id (Romask., 1, 13) | tkm. *gîje* (188a), tM *gijje* (81₃₃), trm. *gijja* (178a) | osm. *gece* (110b), dial *gece* (*DĪAT* 254a), *gêje* (*MA* I, 102), *géce* (*GA* III, 716) ; pour les formes à voyelle longue, voir L. Ligeti, dans *Journ. As.* 1938 I, 189.

Le traitement des voyelles *ï* et *i* du turc ancien pose en au. à peu près les mêmes problèmes que dans les dialectes azéris. Tous les linguistes qui se sont occupés des dialectes azéris sont d'accord pour souligner que le son azéri répondant à l'*ï* turc n'est pas identique ni à l'*ы* russe, ni à l'*i* de la prononciation d'Istanbul, mais il est prononcé «plus en avant», se rapprochant quelque peu de l'*i*, sans être toutefois identique à ce dernier.¹⁷

En tout état de cause, l'au. ignore la voyelle *ï* [*= i*], ce qu'il offre, c'est un *â* :

au. *qârç* «quarante» ~ az. *gîrç* (61a), *gîrç* (Ganiev, 343a), T² *gîrç* (191₃) | tkm. *qîrç* (379b), N, Qa, A *qârç*, trm. *çîrç* (150) | osm. *kîrç* (191b), dial. *gîrç* (*DĪAT* 251b) ;

au. *jašâl* «vert» ~ az. *jašîl* «зеленый» (254a), *jašîl* (Ganiev, 121a),

¹⁷ Cf. K. Foy, *MSOSW* VI, 173 : «Der *y*-Laut. Dieser ist um eine Nuance heller als im Osmanischen, d. h. er wird ein wenig mehr nach *i* hin gesprochen, ist jedoch, worauf ausdrücklich hingewiesen sei, keineswegs gleich *ï*. V. Monteil, *Journ. As.* 1936, p. 5 : «*i* est une postpalatale très faible, moins proche du *ы* russe que de l'*eu* français ouvert (dans «peur»).»

Z *jašîl* (52) | tkm. *jâšîl* (91a) | osm. *yešîl* «green ; fresh ; verdant» (382b), hist. *yašîl* (*TS* I, 793, II, 1011, III, 779) ;

au. *gâç* «pied» ~ az. *gîç* «нога (вся)», *gîç* (Ganiev, 212a), T *gîç* «Bein» (II, 214), T³ *gîç* «Fuss» (Sz 84) | osm. dial. *gîç* «bacak, ayak» (*DĪAT* 251a), *kiç* (*AD* I, 228b), *gîç* (*SDD* II, 627b).

Il faut pourtant dire que l'emploi de l'*â* en au. est loin d'être général, bien au contraire il y est assez rare et l'*â* n'apparaît que dans certaines positions phonétiques. Il n'est peut-être pas sans intérêt de faire remarquer qu'en au. on trouve à sa place, en dernière syllabe, sous certaines conditions, un *o*.¹⁸

au *jâyoš* «pluie» ~ az. *jayîš* (249a), *jagîš* (Ganiev, 100b), T *jayîš* (II, 248), Z *jayîš* (37, 45) | tkm. *jayîš* (56b), tM *jayîš* (79₂₁) | osm. hist. *yağîš* (*TS* II, 975), dial. *yağîš* (*DĪAT* 284a) ;

au. *kâyoç* «papier» ~ az. *kayîç* «1. бумага ; 2. письмо» (107a), *kjagîç* (Ganiev, 43b), B *kayaz* (18), T² *kâyaz* (195₁₀), T *kayaz* «lettre» (II, 252₃), U² *kâyaz* «lettre» (182₁₁) | tkm. *qâyîç* (21a) | osm. *kâgîç* (168a), dial. *k'ât* (*GA* III, 440) ;

au. *sâyloy* «santé» ~ az. *sayliç* «жизнь, здоровье, благополучие» (174b), T *sayluç* (248₁₄) | tM *saylik* (109₂₃) | osm. *sağlık* (286a).

Mais les quelques cas qu'on vient d'énumérer ne constituent qu'un reflet assez faible de l'ancien état de choses. Au fur et à mesure que l'influence iranienne l'emporta sur le système phonétique de ces dialectes turcs, on chercha à éliminer graduellement le son *â* étranger à l'iranien. L'un des procédés les plus commodes était sans doute de le remplacer par un *i* de la série antérieure. C'est en effet ce qu'on voit dans un certain nombre de mots tant en au. que dans les dialectes azéris :

au. *îl* «an, année» ~ az. *îl* (95a), *îl* (Ganiev, 83b), Gen. *îl* (I, 77), T *îl* (I, 190), T² *îl* (191₆), T³ *îl* (Sz 85), Z *jîl* (17, sans doute une faute d'impression), *îl* (21 : 13, 23 : 8), *jîl* (44) ; U² *îl* (182₃) ; aïn. *îl* (48b) | tkm. *jîl* (42a), N *jâl*, tM *jîl* (69₄) | osm. *yîl* (383b), dial. *îl* (*DĪAT* 260a) ;

au. *îlân* «serpent» ~ az. *îlan* «змея» (95a), *îlan* (Ganiev, 122a), T *îlan* «Schlange» (I, 190), KB *îlan* (68), Z *îlan* (47) | tkm. *jîlân* (93b), trm. *jîlan* (179b) | osm. *yîlan* (385b), dial. *îlan* (*DĪAT* 260a), *îlan* (*UA* 115) ;

au. *išây* «lumière, jour ; lueur, splendeur» ~ az. *išîç* «1. свет, луч ; 2. освещенный, светлый» (103b), *išîç* (Ganiev, 325b), KB *išîç* (114), T *sâhâr*

¹⁸ Il faut faire remarquer que, dans cette position, la voyelle *o* est d'un timbre plus ou moins ouvert. Sous ce rapport on ne saurait pas songer à un traitement semblable de l'ancien osmanli, attesté dans les documents en écriture non arabe ; voir J. Németh, *Zur Einteilung der türkischen Mundarten Bulgariens*, Bulgarische Akademie der Wissenschaften (Sofia 1956), pp. 32–33. Cf. encore S. Kakuk, *Les mots d'emprunts turcs-osmanlis dans le hongrois et les recherches d'histoire phonétique de la langue turque-osmanlie*, dans *Acta Orient. Hung.* V (1955), pp. 185–186.

išixlananda (Sz 19₁₃), *Z aj išiyi* «clair de lune», *išixliχ* «lumière» (45) | osm. *işik* «1. light; lamp; 2. bright, light» (164b);

au. *sičān* «souris» ~ az. *sičan* (185b), *sičan* (Ganiev, 190a); *Z sečan* (41), *sičan* (47) | tkm. *sičan* (158a) | osm. *sučan* (302b).

L'apparition de l'*i* à la place de l'ancien *ä*, c'est-à-dire le passage d'une voyelle postérieure à une voyelle antérieure explique suffisamment le reste de l'évolution aberrante. On n'a qu'à considérer que la voyelle *i* n'a pu se maintenir inchangée que dans un nombre relativement limité de cas; le plus souvent, surtout en position finale (mais non pas exclusivement), elle a abouti à un *ə*, voyelle antérieure, se rapprochant de l'*é*, mais sous un aspect plus ou moins réduit :

au. *jāχčə* «bon, bien» ~ az. *jaχši* «1. хороший; 2. хорошо, ладно» (253a), *jaχši* (Ganiev, 393a), T *jaχči* (II, 209), T² *jaχči* (191₂₇), T³ *jaχči*, *jakči* «gut» (Sz 86), *Z jaχče* «beau» (11, 51), U² *jaχči* (183), aīn. *jaχči*, *jačči* (Stein: *yakhche, yakche*) «gut» (49a) | tkm. *jaχši* (179b), tM *jaχši* (80₁₉), Qa *jaχšə*, trm. *jaχši* (179b) | osm. dial. *jaχči*, *jaχši* (DĪ AT 285a);

au. *sārə* «jaune» ~ az. *sari* «желтый» (177b), *sari* (Ganiev, 110b), KB *sāri* (64b), *Z sare* (29, 52) | tkm. *sāri* (64b), N *sārə*, Qa *sāri*;

au. *goχə* «puant; puanteur» ~ az. *goχu* «запах, вонь» (55b), *koχi* (Ganiev, 118a) | osm. *koku* «smell» (195b); dial. *goχu* (GA III, 341);

au. *gāpə* «porte» ~ az. *gapi* «дверь, ворота» (44b), *gapi* (Ganiev, 94a), T² *gapi* (189₃), *Z gape* (49) | tkm. *gapi* (49b), tM *gapi* (94₅) | osm. *kapi*, *kapu* (173b);

au. *susəz* «assoifié, altéré» ~ az. *susuz* «безводный» (189a), *susizlik* «жажда» (Ganiev, 109b) | tkm. *suvsiz* (16a) «безводный» (16a), *sūsizliq* «жажда» (63a) | osm. *susuz* «waterless, arid; thirsty» (310b).

J'ai l'impression qu'il y a aussi lieu de compter avec un traitement analogue dans d'autres dialectes azéris. Toutefois, c'est en faveur de cette interprétation que militent certaines formes azéris fournies par Ganiev. A s'en tenir à sa transcription qui paraît refléter en général les caractéristiques du dialecte de Bakou, nous avons là des formes comme *atli* «конный» (141a), *juxi* «сон» (342a), *gurulti* «квакание» (136a), *kiži* «лишай» (166a), *kovik* (*qoviq*) «колба» (140b), *kuji* (*quji*) «колодец» (141a), *ogri* «конокрад» (144a), *ovči* «ловчий» (166a), *torči* «ловец» (166a), etc.¹⁹ Il est bien évident que dans la notation de

¹⁹ Les recherches modernes ont pleinement confirmé la notation de Ganiev. M. Š. Širāliev, *Bakı dialekti*, p. 15, fait figurer une voyelle entre *i* et *i*, rendue par *iⁱ*, en tant que variante du phonème *i*. Qui plus est, d'après le même auteur, pp. 36–38, cette voyelle *a*, dans le dialecte de Bakou comme dans celui de Noukha, pu aboutir à un *i*, allant à l'encontre de l'harmonie vocalique: *ayafi* «arbre (acc.)», *safi* «cheveux (acc.)», *oxidi* (*oxi* «lire, etc.»), *oxidik*, *almišdi* (*al* «prendre»), *alirdik*, *oxijip* etc. En ce qui concerne les dialectes azéris de la RSS d'Azerbaïdjan, selon M. Š. Širāliev, Исследования наречий азербайджанского языка, dans Изв. Ак. Наук СССР 1947, tome VI, No 5, pp. 431–436,

la finale *i*, il n'y a pas à songer à une erreur et que la voyelle *i* qu'on attendrait normalement, est hors de cause dans tous ces cas.

Or, un travail moderne de phonéticien, publié sur les dialectes du groupe de Mougan de l'azéri, nous informe que, d'après les observations des auteurs, ces dialectes possèdent également une voyelle entre *i* et *i*.²⁰ Cette voyelle apparaît surtout en position finale et, dans les dialectes de Mougan, elle représente une voyelle très voisine de l'*i*: *alti*, *gapi*, *girmizi*, *jaχši*, *juxari*, *sari*, *ašayi*, etc. (pp. 30–31).²¹

Le même phénomène doit être familier dans certains dialectes azéris de la Perse.

on peut les diviser dans les groupes suivants: 1. occidental, sous-dialectes: Kuba, Derbent (Dagestan), Baku, Šemacha, Saljany, Lenkoranj; 2. occidental, sous-dialectes: Gazach, Borčaly, Ajrum; 3. septentrional, sous-dialectes: Nucha, Zakataly, Kutkašen; 4. méridional, sous-dialectes: Erevan, Nachičevan, Ordubad; 5. central, sous-dialectes: Kirovabad, Karabach (Karabagh); 6. dialectes de l'Azerbaïdjan du Sud, le long de la frontière. Le dialecte de Gendje appartient au groupe occidental.

²⁰ Говоры муганской группы азербайджанского языка (en azéri), Bakou 1955. Ce travail m'est inaccessible, cf. J. Németh, *Zur Einteilung der türkischen Mundarten Bulgariens*, p. 27.

²¹ Il convient de rappeler qu'un problème pareil se pose pour certains dialectes osmanlis. On sait depuis longtemps que dans les dialectes turcs de Vidin et de Crète on a, dans les mots appartenant à la série postérieure, en dernière syllabe ouverte (parfois fermée), un *i* palatal. Selon Foy, *MSOSW* VI, 146, 166, ce phénomène allant à l'encontre de l'harmonie vocalique s'explique par l'influence étrangère (slave ou grecque). Or, M. Németh, *Zur Einteilung der türkischen Mundarten Bulgariens*, pp. 12, 26 et suiv., a montré brillamment que l'*i* palatal de *quji* «puits», *dogri* «droit», *qizi* «sa fille», *jarisini* «sa moitié (acc.)», *küpri* «pont», *uli* «cadavre», etc. est loin d'être un fait isolé de Vidin, mais il constitue une des caractéristiques phonétiques de tous les dialectes turcs de la Roumélie occidentale. En même temps il a démontré que l'*i* palatal, dans la même position phonétique, est aussi très fréquent dans les dialectes osmanlis d'Anatolie du Nord-Est. M. Németh se réclamant du témoignage de toute une série de concordances phonétiques et morphologiques a admis qu'une parenté étroite sinon une identité devait exister historiquement entre les deux groupes de dialecte. Bien plus, M. Németh est d'avis que l'*i* palatal, en dernière syllabe, dans les mots à vocalisme postérieur est loin de constituer une innovation, mais qu'il peut être ramené, par l'intermédiaire de certains dialectes oghouz, du moins partiellement, à la langue turque des inscriptions de l'Orkhon. Dans son argumentation, M. Németh a aussi invoqué, entre autres, le traitement aberrant de l'*i* en position finale dans les dialectes azéris de Mougan. La question soulevée par M. Németh est certainement d'une grande portée. Pour le moment il faut pourtant faire remarquer qu'entre les faits azéris et osmanlis invoqués par M. Németh on ne peut pas admettre une identité parfaite. Dans les dialectes osmanlis nous sommes, à en croire le témoignage unanime d'éminents turcologues, en présence d'un *i* palatal bien net, sans équivoque. Par contre, dans les dialectes azéris, tout comme dans ceux de Bakou et de Mougan, nous avons affaire à un *ə*, alternant avec un *i* et un *é*. Certes, il n'est pas impossible de supposer que dans les dialectes azéris, en écartant l'influence iranienne, il faille poser de même un *i* primitif. L'hypothèse finale de M. Németh a beaucoup pour elle, mais dans l'état actuel de nos recherches sur les dialectes

Dans le dialecte de Zendjan (à mi-chemin entre Téhéran et Tebriz), M. V. Monteil qui a récemment examiné ce dialecte, a posé une voyelle *e*. Cette voyelle est, d'après M. Monteil, *op. cit.*, p. 5, «à peu près l'*e* fermé persan ; en finale, surtout après dentale (alvéolaire), il est sourd et très fermé et s'entend comme un *i* anglais bref sourd (ex.: le verbe «être» -*de*). On peut alors le confondre avec un *i*.» On a donc dans ce dialecte : *hâr jane* «de tout côté» (p. 23), *sâne* «toi (acc.)» (25), *mâne* «moi (acc.)» (25), *öldürde* «ils ont fait mourir» (27), *ade* «son nom» (27), *yandürde* «ils ont brûlé» (27), *qaşumi* «mon sourcil» (29), *ote* «feu (acc.)» (29), *dole* «plein» (29), *därese* «sa peau» (29), *one* «cela (acc.)» (39), etc.²²

azéris en particulier et de celles sur les langues oghouz en général, il est difficile de l'admettre sans nouveaux arguments. Par ailleurs, M. Németh dans son exposé fort important a soulevé un autre problème non moins intéressant. A propos de l'apparition aberrante de l'*ï* vélaire dans les mots à vocalisme antérieur des dialectes turcs de la Roumélie occidentale, il a insisté sur la transcription de trois dictionnaires osmanlis, de ceux de Ružička-Ostoić, de Hacki Tevfik et de Samy Bey. Les exemples cités par M. Németh prouvent jusqu'à l'évidence que les transcriptions offertes par ces trois auteurs n'ont rien à voir avec la prononciation d'Istanbul, mais qu'elles reflètent leur prononciation dialectale : *benim* «mien», *senin* «tien», *gelür* «revenue, rendement», (*çevirmek* «traduire»), *getürmek* «apporter» (Ružička-Ostoić) ; *benim*, *benim*, *senin*, *gelür*, *çevirmek*, *getürmek* (Hacki Tevfik) ; *béneum*, *séneun*, *guéleur*, *ichéveurmek*, *guéteurmek* (Samy Bey) ; etc. Abstraction faite du flottement qui se manifeste dans la transcription des trois auteurs, l'on constatera que le témoignage des trois dictionnaires est certainement digne de foi sur un point important : vouloir rendre une voyelle autre que l'*i* palatal qu'on attendrait normalement d'après la prononciation d'Istanbul. Quelle est donc la voyelle en question ? Est-ce vraiment un *ï* vélaire (= *i*), comme le veulent Ružička-Ostoić et Hacki Tevfik ? Sur ce point, j'avoue avoir de sérieux doutes. Samy Bey n'était certainement pas un phonéticien expérimenté, mais la définition dont il a fait suivre sa transcription *eu* donne à penser : «Des neuf voyelles de la langue turque, quatre : *a*, *o*, *ou*, *y* sont graves et quatre : *e*, *i*, *u*, *ou* sont aiguës ; quant à la neuvième, que nous sommes obligé de représenter par *i* ou *e*, sans la distinguer de peur de créer quelque nouveauté effrayante, elle est aussi aiguë» (Ch. Samy-Bey Frascbery, *Dictionnaire turc-français*, Constantinople 1885, p. IX). Il s'agit donc, d'après Samy Bey, d'une voyelle «aiguë», donc palatale qui n'est ni *i*, ni *e*. Mais ne s'agit-il pas là de l'*ə*, voyelle également palatale ? Voilà une question à laquelle seulement les nouvelles recherches phonétiques pourront nous donner une réponse rassurante.

²² Sur la foi de la notation de Foy, il n'y a pas de *ə* < *ï* ni dans le dialecte de Tebriz ni dans celui d'Ourmia. Bien plus, il a tenu à insister formellement sur ce fait : «Ein indifferentes *i*, wie es z. B. im bulgarischen Türkisch vorkommt (il entend le dialecte de Vidin), existiert im Azeri nicht» (MSOS VI, 173). Les textes azéris publiés par M. Szapszal donnent à ce point de vue un tableau identique à celui de Foy. Il est d'autant plus surprenant de voir que M. Ritter, dans ses textes azéris publiés dans *Der Islam* XI, 181-212, offre, pour le dialecte de Tebriz, des formes comme *qizi*, *oni* (p. 185) ; *jaşçi*, *hamsâjalari*, *oyli*, *munî*, *jaşçi* (p. 186) ; *gapîni* (p. 187) ; *arvadî*, *hanîmî*, *dahî* (p. 188) ; etc. Ici-même on lit pour le dialecte d'Ourmia : *oldi*, *başladî*, *aji*, *oti*, *gohumları*, *dustarı*, *oni*, *saldî*, *gani* (p. 182) ; *galmadi*, *aldî*, *jaşçi* (p. 183) ; etc. Si l'on fait encore entrer en

Il n'est plus difficile d'établir que, par sa notation *e*, Aurel Stein a rendu assez fidèlement ce qu'il a entendu en aïnallou. Cependant, T. Kowalski qui s'était chargé d'éditer les matériaux de l'enquête linguistique de Stein, était gêné par la transcription *e* qui lui paraissait par trop simpliste, aussi a-t-il cherché à l'interpréter de trois façons différentes :

a) Dans un certain nombre de mots, le plus souvent dans ceux de la série antérieure, il a maintenu la notation *e* adoptée par A. Stein : *iche* [K *iče*] «für, wegen» (10), *ayase* [ä^häse] «son maître» (13), *dare* [däre] «sa porte» (14), *galde* [gälde] «kam» (15), *gette* [gette] «ging» (15), *ilade* [iläde] «il a fait» (19), etc.

b) Dans un seul mot, il a transcrit *e* par *ə* : *de* [də] «est» (8 et passim).

c) Dans les mots appartenant à la série postérieure, il a transcrit *e* par *ï* : *yakhche* [jaşçi] «gut» (8), *oghre* [oyri] «Diebe» (17), *dole* [dolî] «voll» (27), *ate* [atî] «son cheval» (11), *yole* [jolî] «sa route» (18), *ätle* [ätli] (23), *älde* [= äldî] «nahm» (30), etc.

Quoi qu'il en soit, le procédé qui consiste à remplacer *e* par *ï* n'est guère défendable. La voyelle *e* (*ə*) est «neutre» dans toute une série de dialectes azéris, elle ne doit pas non plus être étrangère au dialecte aïnallou.

Sous ce rapport, il est utile de rappeler l'orthographe insolite mais fort intéressante d'un manuscrit azéri de 1259/1848, publié par M. Minorsky, qui offre des formes comme :²³

كلده ورده الله *alde*, *vrde*, *gälde* (pour *aldî*, *vurdî*, *gäldî*),
 بکه اده *ade*, *bäge* (pour *adî*, *bägi*),
 سنه دورانه *douränine*, *sâne* (pour *douräninî*, *sänî*),
 تانده دقره *doqre*, *tänide* (pour *doqrî*, *tänîdî*).

Vu l'intensité de l'influence iranienne sur le système phonétique, il n'est pas pour surprendre que l'au. ignore complètement les voyelles *ö* et *ü*. Ces voyelles rebelles au phonétisme iranien ont été substituées, aussi dans les autres dialectes turcs iranisés, par divers expédients, mais l'au. offre dans le cas présent une équivalence entièrement étrangère aux dialectes azéris qui me sont connus.

ligne de compte ce que M. Monteil a établi à ce sujet sur le dialecte de Zendjan, il n'est pas difficile de voir que la description de Foy n'est point de rigueur. En tout état de cause, on a besoin de nouvelles recherches pour établir définitivement ce qu'offrent sous ce rapport les dialectes de Tebriz et d'Ourmia.

²³ V. Minorsky, *Aynallu/Inallu*, dans *Rocznik Orientalistyczny* XVII (1953), p. 8 et note 4. Les exemples cités plus haut proviennent d'un manuscrit de 1259/1843 contenant les hymnes turcs (azéris) de la secte *Ahl-i Haqq*, publié par M. V. Minorsky, *Материалы для изучения секты «Люди Истину»*, Moscou 1911, pp. 72-96.

